

ESPAGNOL
ÉPREUVE COMMUNE : ÉCRIT
VERSION

Pedro Cordoba, Séverine Delahaye-Grelois

Coefficient : 3 ; **Durée** : 4 heures

Cent candidats, si l'on ne compte pas les trois absents, ont choisi cette année l'espagnol pour l'épreuve commune de version en langue vivante étrangère. Ce chiffre est légèrement en baisse par rapport à l'année dernière et la moyenne, légèrement en hausse, s'établit à 8,61. Des fluctuations somme toute normales dans un concours comme celui de l'ENS. Les notes s'échelonnent de 0,5 à 17 selon la répartition suivante : 42 copies ont obtenu la moyenne, dont 15 ont été notées entre 13 et 17 ; il y a eu 21 copies honorables (entre 8 et 9) mais aussi, en queue de liste, 12 copies dont on peut considérer que leurs auteurs ne sont pas du tout au niveau du concours et qui ont été notées entre 0,5 et 3.

Le texte choisi cette année était tiré d'un roman très récent de Mario Vargas Llosa, *El Paraíso en la otra esquina*, dans lequel l'écrivain met en scène deux personnages historiques, dont on ne sait pas toujours qu'ils sont unis par des liens de parenté et qu'ils ont une commune ascendance péruvienne : la révolutionnaire Flora Tristan et son petit-fils, le peintre Paul Gauguin. Le jury avait ainsi trouvé l'occasion de rappeler qu'un romancier espagnol ou hispano-américain n'est pas nécessairement tenu à la « couleur locale » et avait voulu proposer à l'attention des candidats un autre « exotisme », polynésien cette fois. Pour éviter toute perplexité inutile à des candidats qui auraient pu être déroutés en première lecture par la thématique relativement inhabituelle de cet extrait et, surtout, ne pas reconnaître Gauguin sous son nom tahitien de « Koke », une note leur donnait toutes les explications souhaitables.

On passera assez vite sur de nombreuses fautes de français, qu'il convient cependant de signaler car elles sont difficilement admissibles dans un concours de ce type : le jury s'étonne ainsi d'avoir trouvé très souvent « *le démon obscure* », des hiatus inconvenants (« *de Ingres* »), des fautes de grammaire (accords, conjugaisons, syntaxe), une ponctuation fantaisiste (guillemets ouverts et non fermés, apostrophes en fin de ligne ou virgule en début) et signale qu'il faut écrire « *de Rubens et de Delacroix* », en répétant la préposition, et non pas « *de Rubens et Delacroix* ». Certaines fautes auraient sans doute été évitées en accordant le temps suffisant à une relecture. Mais il semble qu'on trouve désormais des candidats pour qui la simple lecture de l'original pose des problèmes d'attention, peut-être à cause des méthodes

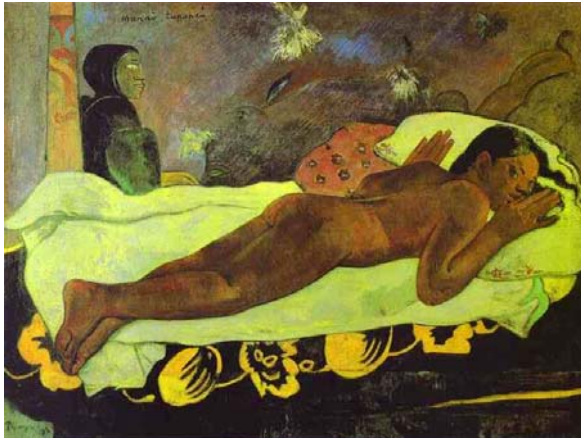
globales et semi-globales utilisées dans le primaire. Comment comprendre autrement que « *cuervo ciego* », par exemple, ait pu être traduit par « *cierge courbe* » ? Il y a là, de toute évidence, quelque chose qui s'apparente à une forme de dyslexie.

Le texte choisi cette année présentait plusieurs séries d'occurrences d'une même structure espagnole, qui n'appelaient pas nécessairement une traduction uniforme. C'est ainsi que les sujets exprimés (*Ella no se movió... ; Yo no soy así... ; Yo soy... ; Tú eres... ; Ésta es...*) correspondaient, dans le premier cas, à la simple nécessité de préciser le changement de sujet d'une phrase à l'autre, alors que les cas suivants exprimaient une opposition entre Pau'ura et la femme représentée par le peintre. Il en va de même pour les temps verbaux. Plusieurs prétérits demandaient à être traduits par un temps composé marquant une antériorité : soit le passé antérieur (*Cuando terminó* = quand il eut terminé...) soit, dans d'autres cas, le plus-que-parfait (*que descubriste...* = que tu avais découvert...). On trouvait enfin une série de *ahora* se référant à un instant du passé, et qui ne correspondaient pas exactement au *maintenant* français. C'est notamment le cas de l'expression *ahora mismo*, pour laquelle le mot à mot était tout bonnement impossible, et pour laquelle plusieurs candidats ont proposé des solutions élégantes comme *à l'instant même, tout de suite, immédiatement*.

Mais c'est souvent la thématique même de l'extrait et les références culturelles qu'elle implique qui, malgré la note signalée au début, ont semblé poser à certains des problèmes inextricables. Le jury s'est même demandé à l'occasion si des candidats avaient déjà vu (ou avaient présentes à l'esprit) des toiles de Gauguin ou de Van Gogh : on peut ignorer le sens exact du terme *recio*, mais de là à parler d'un doré *terne* ou *passé* à propos de l'un ou l'autre de ces peintres ! Il est vrai que de nombreux candidats semblent ne pas avoir du tout identifié Van Gogh, puisque l'expression *Holandés Loco* est traduite à de nombreuses reprises par *le Hollandais Loco*. Le jury avait jugé inutile de mettre ici une note, supposant qu'il apparaîtrait clairement qu'un Hollandais Fou – les majuscules indiquant qu'il s'agissait d'un surnom – parlant peinture avec Gauguin à Arles devait être facilement reconnaissable. On suppose aux khâgneux une culture qui dépasse les murs de la salle de classe et qui, en l'occurrence, ne semble pas particulièrement « élitiste ». C'est pourquoi nous avons décidé d'ajouter à ce rapport des reproductions des deux tableaux de Gauguin évoqués dans ce texte, qui devraient permettre d'économiser de longues explications quant au sens littéral de certains passages.



Paul Gauguin. *Nevermore, O Taiti*. 1897. Huile sur table. Courtauld Institute Galleries, London, UK
<http://www.abcgallery.com/G/gauguin/gauguin67.html>



Paul Gauguin. *Manao tupapau (Les esprits des morts veillent)*. 1892. Huile sur toile. Albright-Nox Art Gallery, Buffalo, NY, USA.
<http://www.abcgallery.com/G/gauguin/gauguin43.html>

C'est sans doute une ignorance semblable qui est à l'origine de nombreux contre-sens sur la traduction de *odalisca*, rendu par *courtisane*, *muse* ou *sirène* ; pourtant, le tableau d'Ingres semblait suffisamment connu, lui aussi, pour qu'il ne fût pas nécessaire de préciser, sans compter que ce terme est fréquent dans la littérature française du XIX^e s. De même, un candidat a traduit cette expression par *statues antiques* : le jury espère que cela n'est pas dû à l'ignorance du fait qu'Ingres fut un des peintres majeurs du XIX^e siècle, et non un sculpteur, mais d'autres traductions ayant proposé *de l'Ingres*, ou *Ingrès* laissent, hélas, supposer le contraire.

Il arrive qu'une mauvaise prononciation fasse commettre des contre-sens, comme de confondre *oro* et *ojo*, ce qui entraîne, dans le groupe nominal *oros desbocados*, un contre-sens sur l'épithète : *des yeux exorbités*. Le jury ne peut que recommander aux candidats, non pas vraiment de parler sans accent, mais de veiller du moins à ce que leur prononciation, si imparfaite soit-elle, marque tout de même les différences phonétiques correspondant à des paires minimales, afin d'éviter d'aussi regrettables erreurs.

Beaucoup de contre-sens enfin sont sans doute dus à une mauvaise exploitation des réseaux de champs lexicaux du texte. Il importait tout d'abord de repérer que, dans la mesure

où le personnage principal est un peintre et où celui-ci est à l'œuvre, le lexique qui domine est très largement visuel et, plus précisément, pictural : ainsi, *los oros desbocados* de la fin du second paragraphe ne pouvaient-ils pas être traduits par *l'or découvert* et autres tournures analogues, qui font passer le texte du registre de la description presque phénoménologique du spectacle qui s'offre à Gauguin à celui, chaplinesque, de la *Ruée vers l'or* – il est vrai que, souvent, cette traduction est le fait de candidats qui n'avaient manifestement pas identifié Van Gogh derrière le Hollandais Fou de la même phrase. De même, la structure *regresaron a mirar el cielo*, le plus souvent traduite par une structure itérative du type *se remirent à*, demandait à ce que soit rendu l'effet de mouvement créé par le verbe *regresar* : le peintre observe un mouvement, le décrit en termes visuels, au lieu d'évoquer un acte. Enfin, l'épithète de couleur apposée au ciel dans le premier paragraphe (*azul cobalto*) correspond à un pigment, donc à une nuance précise, le *bleu de cobalt* – la structure *bleu cobalt* a été acceptée –, et non pas à un état météorologique.

Outre les difficultés liées au vocabulaire de la peinture, qui ne semblaient cependant pas insurmontables à condition de posséder ce minimum de culture générale qu'on est en droit d'attendre des khâgneux, il faut signaler des anachronismes encore plus incompréhensibles : *couette en acrylique, descente de lit en tissu synthétique, vélux, coin cuisine, stylo-feutre, moquette, etc.* Gauguin n'est pas Andy Warhol, que diable ! Aux problèmes spécifiques à tout exercice de traduction, se sont donc ajoutés pour une partie des candidats ceux qui relevaient d'un manque très regrettable de culture et parfois de simple bon sens. On terminera par une note plus optimiste : le jury a eu aussi l'occasion de lire avec plaisir quelques copies dont les auteurs n'avaient pas seulement très bien compris le texte mais proposé de véritables trouvailles de traduction. Ce n'est pas toujours facile dans une épreuve comme la version qui comporte de nombreuses embûches, y compris pour celles et ceux qui connaissent bien les deux langues.